

La duchesse de Lancaster

*Réussir est agréable ;
mais le plus important
est encore de faire ce qu'on aime.*

Claire.

J'ai eu beaucoup de mal à m'endormir dans cette grande pièce, quatre fois plus grande que ma chambre d'Aix-les-Bains. Elle fait au moins la surface totale du manoir. Pourquoi installer un lit à deux places dans cette immensité ?

Oh ! La pièce est magnifique, habillée d'une tapisserie bleue, entrecoupée de rayures vert pâle, assortie de grands rideaux verts de toute beauté, prenant leur accroche au sommet des tringles, sous le plafond à l'anglaise avec poutres apparentes blanches ! Même le tapis sur le plancher de chêne se compose avec la décoration et apporte une note de fantaisie par ses flammèches roses qui s'entremêlent sur le pourtour. Le voile du baldaquin est une mousseline fine dont j'adore la qualité du toucher. Une armoire et une commode blanche occupent une petite partie de l'ensemble et semblent perdues dans ce décor hollywoodien. La table et les quatre chaises de style Henri VIII sont peintes de la même couleur. Une dizaine d'applique portent des ampoules en forme de flammes et donnent à l'ensemble un éclairage feutré qui correspond bien à la douceur de la pièce.

Je repense à lui jusqu'à minuit, le voyant, seul sur son lit d'hôpital et personne pour venir lui rendre visite ! Ah, si je n'étais pas partie à Londres, je serais restée auprès de lui car, comme tous les hommes, il a besoin d'une petite femme infirmière pour le chouchouter ! Au lieu de ça, j'ai dû suivre Charles jusqu'au White City Stadium pour assister à un match de polo dont il est très friand. Il m'a installée dans le carré VIP. Tout confort, sièges avec coussins verts, tables pour prendre le thé. Il m'a abandonnée pour discuter avec des joueurs qu'il semble bien connaître car ils se tapent sur les mains de joie et pour échauffer leur entrain. En revenant, il m'a présentée à plusieurs têtes couronnées (Maintenant, c'est comme cela que j'appelle les aristocrates), portant chapeaux gigantesques et tenues colorées. Charles, malgré son titre, sait rester simple dans son magnifique costume gris alors que ses compatriotes masculins arborent encore fièrement leur haute-forme, signe distinctif d'une noblesse joyeuse et fière de l'être.

A midi, déjeuner dans un restaurant chic ressemblant à un palace. Nous avons deux serveurs en permanence à notre disposition postés derrière nos chaises, prêts à intervenir à tous

nos caprices. Là, il ne s'est pas gêné pour me faire des avances avec des : « *vous avez des yeux magnifiques, chère cousine !* » ou bien, « *vous pouvez rester plusieurs jours à Londres, je vous trouverai bien un appartement où je pourrai vous rendre visite incognito !* », ou encore « *j'aime sentir votre parfum* » et le mieux « *je sens que nous sommes attirés l'un vers l'autre* ».

Je ne me suis pas laissée décontenancer par sa position à la cour. Je m'en moque et le considère, lorsqu'il parle et me fait des demandes à peine voilées, à un copain de fac voulant s'imposer auprès d'une minette rencontrée au réfectoire. Aujourd'hui, je me sens mieux et ne veux pas de cet énergumène comme compagnon de vie. De toute façon, il en profiterait pour coucher avec moi et me laisserait tomber dès que je ne l'intéresserais plus.

Après le stade, la Rolls est repassée à Buckingham pour récupérer mes affaires. Il a bien penché la tête vers ma bouche mais je me suis gentiment détournée. J'ai pris le vol de vingt heures pour Genève. Dans l'avion, je réalise que je viens de passer deux jours incroyables auxquels mon existence n'a pas été préparée. A l'aéroport de Cointrin, je prends un taxi qui me ramène jusqu'au manoir.

En arrivant, je remarque de la lumière dans la chambre de mes parents. Inquiète, je monte quatre à quatre à l'étage. Je suis sur le qui-vive, me méfiant d'une nouvelle agression. S'agit-il d'un cambriolage ? Lorsque je me présente devant la porte de la chambre, je remarque qu'elle est entrouverte et qu'il n'y a aucun bruit. Sans doute, avons-nous oublié d'éteindre en partant, tout simplement ? J'ouvre doucement et aperçois une femme, allongée dans les draps du lit, les yeux plongés dans un roman. J'entre brutalement faisant sursauter la lectrice. Celle-ci ouvre les couvertures comme pour se protéger de l'intruse qui vient de la surprendre. C'est moi qui parle la première :

- Qu'est-ce que vous faites ici ?

- Vous êtes Claire ? C'est Jissey qui m'a demandé de m'installer ici. Je m'appelle Juliette. Je suis une collègue du journal et je suis venue de Caen faire un reportage sur son agression. Je repars demain matin. Je ne vais pas vous déranger plus longtemps.

Je ne sens aucune animosité chez cette fille complètement surprise par ma subite apparition. Je hausse les épaules et dis tout simplement en la voyant se rhabiller :

- Non, non ! Restez ici. Je sais que si Jissey vous a proposé de dormir ici, c'est qu'il voulait vous faire plaisir. Évidemment, il ne pouvait pas savoir que je rentrerais ce soir !

- Excusez-moi, dit Juliette, je ne m'attendais pas à votre arrivée !

- Restez ici, répété-je plus doucement pour la rassurer.

Je viens de réaliser que mon comportement ressemble à celui de Nadine, la copine de Jissey, lorsqu'elle m'a trouvée endormie dans son lit. Heureusement que je n'ai pas ressenti de jalousie, tout simplement parce que Jissey est à l'hôpital et je vois bien que rien ne les relie entre eux.

J'ai soudain envie de parler avec ma nounou et de lui raconter ce que je viens de vivre. Je vais téléphoner du bureau, laissant Juliette se remettre à la lecture de son livre. Je compose le numéro de Deauville. Les Norton ne sont pas encore couchés car Suzanne décroche à la deuxième sonnerie :

- C'est Claire, je ne vous dérange pas ?

- Non, Mimie. Qu'est-ce qui se passe ? T'as des problèmes ?

- Non. Je rentre de Londres à l'instant où je suis restée le week-end. J'ai rencontré Sa Majesté. Nous avons déjeuné ensemble avec le prince Charles et la princesse Anne. Tu ne devineras jamais ce qu'il m'a été offert pour la reconnaissance de mon sang royal ?

- Raconte-nous ! Ne nous fait pas languir !

- Je vais être anoblie et recevoir un duché ! Je suis devenue duchesse de Lancaster !

- Nous sommes heureux pour toi ! Tu as bien fait de nous appeler car nous étions inquiets tous les deux.

- Sa Majesté m'a raconté plein de choses sur mon père, qu'il était un agent de renseignements du MI5. Tu le savais ?

- Oui, dès le début de notre arrivée au manoir. Nous avions des ordres pour ne rien laisser paraître.

- Lorsque mes parents sont morts, tu aurais pu m'en informer !

- Mais Mimie, te créer d'autres soucis que ceux que tu vivais déjà, n'était pas sérieux. Et à quoi bon le savoir, ça ne t'apportait rien de plus !

- Je sais, mais ça m'aurait permis de voir mes parents d'un autre point de vue, de mieux les apprécier ! Ils me manquent maintenant car Jissey est hospitalisé et je n'ai personne à qui parler, sauf vous !

- Tu pourrais venir nous rendre visite quelques jours !

- Non, je dois rester ici pour Jissey, seul dans sa chambre d'hôpital.

- Lorsqu'il reprendra son travail, tu pourrais venir avec lui ?

- Oh oui ! Ça me plairait ! (Je marque une courte pause)
Oh ! Et il y a autre chose. Nous avons découvert le rubis caché par Sophie Hardey et Sa Majesté me l'a demandé. Je lui ai remis le bijou, elle l'a observé et elle me l'a rendu en disant de le garder pour moi puisque c'est son père qui en a fait cadeau à ma mère. C'est sympa, non ?

- Tu as beaucoup de chance Mimie. En fait, Henri et moi, on attendait ce moment depuis longtemps. En 1952, lorsque nous sommes arrivés chez tes parents, on pensait qu'il y avait quelque chose d'étrange qui se tramait autour de vous. On savait pour ton père mais on ne savait pas pour ta parenté avec Sa Majesté. On s'en est douté plus tard lors du décès de tes parents où un collègue du MI6 est venu nous poser des questions bizarres ; il recherchait un type que ton père aurait rencontré.

- Je suis contente de vous avoir parlé. Je vais essayer de dormir maintenant. Demain matin, à la première heure, j'irais voir Jissey pour lui faire de gros bisous. Il m'a beaucoup manqué.

- Il y a autre chose ! Tu as reçu une lettre de l'académie

- Tu peux me l'ouvrir ?

J'entends Suzanne parler à Henri puis la conversation reprend après quelques instants :

- C'est la lettre de nomination de poste.... Tu es nommée à la Sorbonne comme enseignante... matière ... Histoire et Culture Anglaise.. C'est bien ça !

- Je suis nommée à la Sorbonne ! Waouu ! Mais comment je vais me débrouiller avec la société Balmoral, les allers et retours à Londres, à Preston, les voyages officiels avec Charles qui veut que je l'accompagne en Irlande, en Écosse et en Australie ?

- Tu pourrais t'arranger pour la société en désignant un gérant. Quand doit avoir lieu la prochaine réunion du conseil d'administration ?

- Début septembre, dis-je, inquiète de devoir gérer mille choses à la fois.

- Tu devrais demander à quelqu'un de confiance de s'en occuper. Il suffirait de t'y rendre de temps en temps pour suivre la société.

- J'ai besoin de réfléchir. Tu peux regarder à quelle date je dois donner ma réponse pour la Sorbonne ?

- Ils disent : « avant le 20 juillet. »
- Bon ! Je vais aller dormir. Demain, je me lève tôt pour aller voir Jissey.

- Une dernière chose, dit Suzanne, laisse tomber les visites dans l'antre de Sophie.

- Tu veux qu'on y fasse quoi là-dedans ?

- C'est vrai ! Bonne nuit, Mimie et embrasse-le pour nous.

- Bonne nuit, Suzanne.

Elle raccroche. Soudain, je suis inquiète de la mise en garde de ma nounou a propos de l'antre. Jissey et moi n'avons plus l'intention d'y remettre les pieds. A quoi cela servirait-il ? Je ne rêve que de m'allonger en pyjama dans notre lit et ne penser qu'à lui, en imaginant qu'il me serre dans ses bras pour me rassurer. Après les paroles de Suzanne, j'en ai besoin ! En passant, je rejoins Juliette dans la chambre des parents. Elle a posé son livre sur le lit.

- Sans chercher à écouter, dit-elle, j'ai entendu que tu es devenue duchesse ? Et que tu as rencontré la reine d'Angleterre ?

- C'est vrai, elle m'a reçue samedi matin, nous avons déjeuné ensemble et j'ai passé le reste du week-end avec le prince Charles !

- Waouu, s'exclame-t-elle ! Ce qui serait bien pour Jissey c'est d'associer cette opportunité avec ton agression. Je pourrais dire qu'il essayait de te sauver et ..

- Ce n'est pas tout à fait comme ça que ça s'est passé ! Nous avons entendu du bruit et quelqu'un nous est tombé dessus en blessant Jissey avec un couteau. Je suis sortie en courant et au moment où l'homme tentait de me poignarder, un agent spécial a sauté du balcon de cette chambre.

- Un agent spécial !

- En fait, il était là pour me protéger à mon insu. Il s'était caché depuis la veille dans une chambre inoccupée du manoir. C'est en entendant mes cris qu'il s'est jeté sur l'agresseur, juste avant l'arrivée des deux agents secrets Français.

- Des agents secrets ... Français, bégaye-t-elle !

- Oui, mais quelle importance ?

- Au contraire. J'ai une idée. Demain, mon train part à dix heures. On prend quelques photos de toi, de la maison et du lieu de l'agression. Et je fais un papier pour que Jissey devienne le héros du jour. Es-tu d'accord ?

- Oui, mais il faudra faire vite. Quand vas-tu écrire ton article ?

- J'ai tout mon temps pendant le voyage de retour !

Nous discutons tard dans la nuit, sans nous rendre compte de l'heure qui passe, tellement captivées par nos histoires. Après avoir parlé des garçons, j'enchaîne sur la découverte de la parenté de ma mère avec le roi George VI, lui apprenant que je suis la nièce de la reine Élisabeth II. A la fin, nous parlons comme deux anciennes amies de lycée, racontant nos vies qui commençaient

Ça, c'est dans la chanson de Michel Fugain « Un beau roman » !

Nous nous embrassons le plus naturellement du monde avant d'aller dormir. Je retrouve le confort de mon lit - je veux dire : NOTRE lit - car maintenant je ne vis plus seule. Mon compagnon, mon ami, mon amant devient une personne importante à mes yeux et je ne veux pas rater ce tournant de ma vie. Je trouve Juliette très sympathique, ouverte, gentille, sans méchanceté, douce, sûrement passionnée par ce qu'elle fait.

Elle est la candidate idéale d'un gentil garçon, comme mon Jissey.

Ce sera NON ! Lui, je tiens à le garder !

* * * *

Malgré le peu de sommeil, je décide de me lever à six heures trente. A peine ai-je terminé de me préparer un thé que Juliette débarque dans la cuisine :

- Tu as bien dormi, lui demandé-je ? Tu veux du thé ou du café ?

- Du café, merci.

Je fais passer le café qui tombe goutte à goutte. L'odeur du nectar me parvient dans les narines comme un parfum désagréable et me fait apparaître une nouvelle nausée, comme celle ressentie pendant l'entretien avec la reine. Je cours dans les toilettes pour tenter de vomir. Il me faut deux minutes pour reprendre une situation normale.

Mais Juliette passe outre mes problèmes digestifs, elle me propose de faire, dès maintenant les photos de l'agression. Je n'ai pas pu continuer à boire mon thé. Je n'ai même rien mangé. Pas d'appétit !

Je fais un passage dans la salle de bains pour être présentable. Une heure plus tard, je lui désigne l'emplacement où l'homme m'a retenue pour me poignarder et le balcon d'où Alex a sauté pour me protéger. Elle me place pour que je montre du doigt le fameux balcon. Elle a raison de faire ces photos maintenant, l'éclairage provient du soleil levant et la

lumière est parfaite. Elle prend trois photos. Puis, je dois désigner l'endroit de l'agression. Nouveaux clichés. Elle me demande de me placer dans le séjour, assise sur le canapé. Elle utilise une pellicule plus sensible, réservée pour les vues d'intérieur et choisit également d'en faire d'autres de l'héroïne du jour, accoudée à la cheminée.

- Le patron va être content de ces photos, dit-elle. Quelle surprise se sera pour lui ! Car ton histoire de duchesse, personne ne la connaît !

Fin de la séance !

Maintenant, j'ai envie de foncer à l'hôpital. Nous installons les bagages de Juliette dans la Renault 8. Je me sens mieux. De prendre le volant m'a complètement réveillée et détendue. Évidemment, ce n'est pas l'heure des visites. Comme je suis sensée être l'épouse, je présente Juliette comme étant la sœur, venue spécialement de Normandie voir son frère blessé. Les infirmières sont conciliantes car elles nous laissent passer.

Nous sommes autour de lui dans sa chambre qui sent le camphre et l'alcool à 90°. Je suis si heureuse de le revoir et je crois que c'est réciproque pour lui. Il tente de se mettre sur les coudes pour se lever. Et moi, qui ne suis même pas capable de le prendre dans mes bras ! Nous échangeons un doux baiser qui me fait battre le cœur. C'est vrai que j'aurais préféré me retrouver seule avec lui et non en compagnie de sa gentille collègue de bureau !

Je lui raconte mon week-end extraordinaire, l'arrivée au manoir découvrant Juliette dans la chambre des parents, notre discussion jusque tard dans la nuit, les photos prises ce matin pour être imprimées dans Ouest-France. En quinze minutes, je réussis à synthétiser un baratin de trois heures. Car je sais que chaque seconde compte pour Juliette qui doit prendre le train dans une heure. Je n'oublie pas de lui parler de mon coup de fil aux Norton

Déjà, la journaliste me presse de l'amener à la gare. Elle embrasse Jissey sur les deux joues et je sens qu'elle éprouve une véritable amitié pour lui. Dois-je m'en inquiéter ou ne s'agit-il que d'une affinité entre collègues se connaissant depuis longtemps ? J'évite d'y penser dans la voiture en emportant Juliette à sa destination.

Pendant le trajet, j'essaie de l'interroger sur leur relation de bureau. C'est un sujet dont on n'a même pas parlé hier soir. Comme toute réponse, elle me dit qu'ils s'entendent bien, qu'il la respecte et qu'il est gentil avec elle. Ce qui est pour Jissey son comportement habituel. Mais je perçois, grâce à mes

antennes, que quelque chose d'autre fait vibrer cette secrétaire. Sans doute est-elle amoureuse de lui ? Bien sûr : son regard compatissant, sa façon d'ouvrir la bouche lorsqu'elle le regarde comme si elle buvait ses paroles et ses cheveux qu'elle remet à leur place derrière l'oreille ; tout est en place pour la séduction ! Ouf ! Heureusement qu'elle repart à huit cents kilomètres, sinon j'aurais du souci à me faire !

Dès notre retour à Caen, je devrai les surveiller.

J'attends le départ du train jusqu'à la dernière minute pour la voir partir. Elle me fait un signe de la main comme dans tous les romans de gare. Puis, je retourne à l'hôpital où le service médical est en visite, justement dans la chambre de Jissey. Je dois patienter un long moment. Tout le monde discute autour de son lit de sa guérison en cours. Le médecin est étonné qu'il ait été vu, hier, se promenant dans les couloirs, préconisant un repos plus poussé. A croire que les toubibs fixent les objectifs de bien-être à la place des patients ! Chacun d'eux est différent de l'autre. Si Jissey peut circuler, habillé en vêtements civils et non avec la chemise des opérés, sans doute d'autres en sont incapables !

L'équipe médicale a terminé et me laisse la place. Je peux enfin profiter de lui sans avoir quelqu'un sur le dos pour me surveiller. Nous nous embrassons tendrement. Enfin ! Je suis heureuse de le retrouver, bien qu'il soit là à m'attendre. Je sens que j'ai besoin de lui, de sa confiance, de sa logique, de la façon dont il me regarde, surtout lorsqu'il a envie de moi. Là, je peux voir la brillance de ses yeux devenir plus lumineuse, comme si la lumière et la sexualité fonctionnaient en symbiose.

Je reste jusqu'au plateau-repas à raconter mon épisode avec le prince Charles qui cherchait à me séduire alors que je suis sa cousine. Je trouve bizarre cette attitude mais Jissey dit que beaucoup d'aristos se marient entre eux pour ne pas retrouver du sang impur dans les veines de leur chers petits. Cousins, cousines, neveux, nièces, quelle importance si aucune tare n'est détectée chez les consanguins !

Je me renseigne sur la présence de Juliette à Aix-les-Bains. Il répond sincèrement qu'elle était la seule disponible et que personne d'autre n'avait voulu faire le voyage. J'avance la possibilité d'une attirance entre eux mais il éclate de rire car il a toujours considéré Juliette comme la secrétaire du patron et n'a jamais eu l'intention de se laisser séduire. Il m'avoue la trouver attendrissante et sans doute attirante, mais il éprouve la même chose pour Babette, venue le voir la veille.

Je m'étonne de la façon dont il parle de mon amie d'enfance car je perçois le bleu de ses yeux briller allègrement, signalant une nouvelle attirance physique. Dorénavant, je devrai y mettre le holà, surveiller les allées et venues des filles douteuses tournoyant autour de lui. Est-ce que je deviens parano ? Alors pourquoi cette soudaine inquiétude qui vient me harceler comme si je pouvais deviner le perdre un jour ?

* * * *